

Sylvie Brodziak, Directrice de l'UFR

Chère Christiane, chers amis

Occuper le poste de directrice de l'UFR n'est pas forcément agréable, vous le savez, surtout en cette fin d'année sauf dans ces moments comme celui qui nous réunit. En effet, ces événements où l'on peut dire son admiration, son amitié et son affection sont trop rares.

Christiane, je voudrais te dire combien tu as marqué notre université, notre UFR, notre département de Lettres tout d'abord par ta stature intellectuelle. Tu as été et demeures une autorité incontestée dans ta discipline : les littératures francophones. Tes écrits très nombreux – il suffit d'aller sur ton site – ont formé et inspiré les chercheurs, ont nourri et encouragé nos travaux.

Madame la professeure Christiane Chaulet Achour nous quitte, et avec elle une partie de la science.

Mais cela n'est pas triste, parce que la grande intellectuelle que tu es a su partager et transmettre son savoir.

Les voilà, nous voilà dans cette salle. Tu as été généreuse, tu t'es donnée à ton métier sans compter et nous sommes là, collègues et étudiants, capables de poursuivre.

Nous sommes tous là – enseignants, chercheurs, administratifs, étudiants, famille, amis – parce que tu nous as parlé, tu nous as laissés entrer dans ton bureau comme dans tes domaines de recherche, parce que tu t'es arrêtée dans le couloir.

Tu n'as jamais été au-dessus de nous, et tu as permis à Camus, Césaire, Kourouma, Kateb Yacine et tant d'autres... de venir à notre table ou à la machine à café.

Nous ne t'élèverons pas de statue parce que les statues sont souvent froides et inutiles, mais par nos écrits, nos débats, nos convictions et nos souvenirs, nous saurons porter ce que tu nous as donné : l'amour des littératures francophones, de la littérature tout court, le désir et le respect de la culture de l'autre.

Christiane, je voudrais te dire combien tu as marqué notre université, notre UFR, notre département de Lettres par ce que tu es.

Nous le savons tous et toutes. Tu n'es pas arrivée à Cergy après une banale audition.

Lorsque tu es arrivée, c'est une partie de notre histoire que nous avons dû regarder dans les yeux, c'est une partie du monde, et un pays l'Algérie, que nous ne pouvions plus ignorer ou ne fréquenter qu'en touriste.

Ton arrivée – comme d'autres – en bouleversant nos certitudes, en obligeant à nous « décentrer », verbe que tu affectionnes, ton arrivée nous a enrichis, nous a rappelé définitivement que nous n'étions pas seuls au monde.

Ton arrivée qui nous a permis, par ta renommée, de recruter des étudiants étrangers nous a conservé en lien avec tous les autres et nous ne sommes pas devenus « petits ». Tu nous as permis de grandir et d'être à la hauteur de ce que devenait le monde.

Christiane, dans ton départ, ce qui est un peu triste c'est de ne plus avoir tes indignations, ton humour, tes enthousiasmes, tes coups de gueule, tes pressentiments, tes analyses fulgurantes, tes idées à la seconde, tes projets à la minute, et tes articles toujours à l'heure.

Aussi ce soir, si l'université, l'UFR et le département de Lettres se séparent de l'enseignante que tu es, ils ne perdent pas l'intellectuelle.

Quant à l'amie, pas de danger ! nous la gardons définitivement dans nos cœurs.

Merci à Thierry (pour le diaporama).

Discours de Christiane Chaulet Achour

Loin des pots de départ en retraite au parfum de rites institutionnels, je veux dire mon plaisir de nous voir réunis ici par la complicité de l'amitié née d'une longue pratique ou d'une rencontre qui a compté dans notre vie, la mienne et la vôtre. Merci donc du fond du cœur à celles qui m'ont forcé la main pour que je ne quitte pas Cergy dans le silence. En effet, après avoir appris que mon poste n'était pas reconduit à cette campagne de recrutement – ce qui aurait permis qu'un nouveau professeur de littératures francophones vienne à ma place sans « suspension » dans la transmission et ce qui m'aurait permis de participer à l'élection de mon ou ma remplaçant(e) –, j'avais catégoriquement refusé un pot de retraite officiel. C'est ainsi que nous nous réunissons pour l'amitié et sans les obligations de l'hypocrisie...

Il faut donc quitter Cergy... Cette université et ce département où j'ai été particulièrement heureuse, sans nuage, les cinq premières années où j'y suis arrivée après un passage à Caen où j'avais dû un peu oublier mes auteurs préférés, les problématiques qui me tenaient à cœur pour me couler dans des programmes mieux acceptés en France. L'arrivée à Cergy a été le retour à un lieu de connivences intellectuelles, d'amitiés et de complicités. Une équipe formidable autour de Bernard Mouralis qui me rappelait les connivences de l'équipe universitaire d'Alger que j'avais dû quitter en 1994. Les départs en retraite de Bernard, de Daniel Delas ont quelque peu perturbé l'équilibre trouvé. Néanmoins, il a été possible de conserver une atmosphère, un rythme et une fructueuse impertinence dans le choix des contenus d'enseignement et de recherche, au département et au CRTH/CRTF. Je crois que nous garderons en mémoire, toutes et tous, des souvenirs forts... le colloque sur le 150^{ème} anniversaire de l'abolition de l'esclavage qu'ouvrait Daniel Maximin devenu un « chercheur » à part entière de notre centre par ses interventions... remarquables et remarquées, et un compagnon-ami de lecture et d'écriture enthousiaste et infatigable ! Le colloque international consacré à Camus, les journées et colloques consacrés aux écritures des femmes (avec ou sans le CICC...), les rencontres sur Haïti, *Les Mille et une nuits*, le Vietnam, Césaire, Fanon, l'Algérie et tant d'autres sujets que je ne peux énumérer tous ! Ils sont non seulement bien ancrés dans nos mémoires mais aussi dans des ouvrages dont je suis fière même si d'aucuns les traitent avec un certain mépris de « littérature grise » qui « ne compte pas » pour l'AERES et les experts auto-proclamés.

Au cours de ces années, pour moi dix huit années... je n'ai pas eu plus fidèles ami(e)s et complices scientifiques que Sylvie, Violaine, Anne-Marie Lilti, bien sûr, Michel Rolland, Romuald Fonkoua, Emmanuel Fraisse, Dominique Fattier, Jean Pruvost qui lorsqu'il s'est envolé vers l'univers éditorial de Champion n'a pas oublié de nous permettre de valoriser nos travaux : je pense aux dictionnaires des classiques francophones et à la collection « Entre les lignes ». De plus jeunes collègues aussi avec lesquels s'est créée une réelle complicité : Pierre-Louis que je remercie de m'avoir poussée dans mes retranchements pour réaliser avec lui le beau colloque pour les 50 ans de l'indépendance de l'Algérie. A quelques collègues avec lesquels je n'ai pas eu l'opportunité de travailler mais qui sont maintenant la relève dans ce département Pierre-Henri, Hélène, Gaétane... Je n'oublie pas non plus historiens et géographes qui n'ont pas hésité à se commettre avec des littéraires... François Pernot et Dominique Picard.

A ce groupe de collègues s'est joint progressivement des doctorants qui, par leur talent, sont devenus docteurs et dont une seule a eu la chance de devenir notre collègue. Je pense à Corinne, bien sûr. Je pense aux thèses magistrales de Marie, de Cyrille, de Julie dont la

continuité naturelle aurait dû être de leur ouvrir les portes de la profession et de venir enrichir ce « pôle francophonies littéraires » qui a été et est encore la marque de l'université de Cergy-Pontoise. Je pense aussi à la thèse de Salah, aux thèses attendues, avec la certitude que ce seront des travaux universitaires de haut niveau, de Cécile, de Léonora, de Claire mais aussi de Donia, Cécilia et au suivi des doctorants gabonais, Jeannette, Ariste, Duloss qui supportent mes exigences et ma sévérité sans désertier le terrain de la recherche et, bien sûr Alain, Paola et notre « prophétesse » Hursule Diane : qu'ils soient tous à la hauteur de notre *Césaire en toutes lettres* ! Sans hiérarchiser dans les sources du bonheur que j'ai eues à travailler à Cergy, je peux dire que ce travail avec les doctorants a été, reste et continuera à être ce qui m'a le plus attachée à ce métier de formatrice et de complice. Une pensée particulière pour certains qui ont dû renoncer et que je n'ai pu garder ou accompagner en thèse à cause des règlements stricts et excessifs : je pense à une thèse sur les femmes iraniennes de Modjgan Malekian, à celle de Faustin Kabanza avec Dominique sur le français au Rwanda...

Je ne peux oublier non plus l'efficacité et la gentillesse de nos collègues de l'administration de l'UFR : c'est un privilège de compter sur elles, sur eux pour mille et une petites choses qui nous permettent de travailler dans de très bonnes conditions : merci à Lolita, « *Asimbonanga* »..., Juliette et nos « vertiges », Jérôme et son flegme souriant et l'incontournable Thierry... avant eux, bien sûr, Monique la conteuse !

La transformation des universités – Cergy n'est pas seule en cause – qui répond plus aux exigences du néo-libéralisme et de la mise en place d'une entreprise rentable qu'à celles d'une pépinière de savoir et de transmission qu'elles doivent être, et surtout pour la littéraire que je suis, m'aide autant que la fatigue de l'âge, à abandonner le terrain sans trop de regrets et en sachant que le travail d'analyse et de recherche peut se poursuivre et se poursuivra avec les plus acharnés d'entre nous à défendre ce beau domaine si méconnu et si délaissé des « francophonies littéraires », ou ce que l'on appelle ainsi, faute de mieux ; les plus acharnés et aussi les plus militants puisque c'est un domaine qui ne va pas de soi et qu'il faut encore défendre becs et ongles contre les frilosités, la paresse intellectuelle et le conservatisme politique.

Dans la régression que connaît ce domaine et ces corpus dans l'université française, j'ose espérer que Cergy parviendra à conserver son originalité d'être la seule licence de lettres modernes à dispenser un enseignement obligatoire de ces écrivains qui sont pourtant tellement révélateurs d'une France métisse et multiculturelle et d'une ouverture sur des altérités familières ou plus déconcertantes ; révélateurs aussi d'une ouverture et connaissance du monde et d'autres cultures et langues. Ils apportent leurs contributions à une connaissance mieux outillée de l'histoire de ce pays et de ses cultures prise dans le réseau international. Que la majorité des chercheurs que nous avons formés ne se retrouvent pas dans notre université montre l'étendue du désastre... pour parodier Léon-Gontran Damas et sourire un peu... « Désastre, parlez-moi du désastre, parlez m'en »... Mais en même temps exerçant dans différents lieux en dessous du « sommet » universitaire, ils sèment le grain de nouveaux textes à faire entendre aux collégiens, aux lycéens, à ceux qui viennent dans les bibliothèques et les médiathèques. Tout cela ne peut se perdre, j'en suis convaincue.

Je ne peux oublier à Cergy et au-delà de Cergy, ce qui a été et reste une de mes préoccupations constantes, à la fois militantes et épanouissantes dans mon propre parcours : l'intérêt pour les femmes, pour leurs écritures, pour leurs créations. J'ai beaucoup écrit à ce sujet. Ce n'est pas pour moi un sujet périphérique : il est au cœur de ma pratique d'enseignante, de chercheuse, de femme. J'ai dit ailleurs le travail fait à Alger en ce sens et l'hommage que j'ai eu la chance de recevoir à l'université d'Alger en avril m'a permis de

voir réunis les amis et collègues, femmes et hommes, ayant été les chevilles ouvrières de la mise en œuvre de ces convictions, pour ne pas les citer... Dalila Morsly et toute l'équipe de « Présence de femmes » et du groupe Aïcha, avec en leur sein, nos accompagnateurs. convaincus, Mourad Yellès, Ali Silem, Tayeb Achour ; et de plus jeunes aussi comme Akram Belkaïd. Mais cela a continué à Cergy – en créant dès les premiers mois de mon élection le groupe FMGS (Féminin/Masculin, les genres aux prises avec les signes) avec Sylvie et Michel Rolland – et cela ne s'arrêtera pas car j'ai manifestement un syndrome de la périphérie que je soigne avec entêtement en mettant en visibilité la perpétuelle mise en retrait des périphériques : écrivains des suds, femmes, écrivains dits mineurs. Travailler « sur » les femmes m'a permis de penser, d'écrire et de parler en dehors des sentiers balisés puisqu'il fallait inventer. Avec une certaine outrecuidance, je me permettrai d'ajouter à la citation du Fanon de la conclusion des *Damnés de la terre*, citation que je donne toujours avec émotion, où il plaide pour l'émergence d'un homme nouveau, je me permettrai donc d'y ajouter l'émergence d'une femme nouvelle !

Analyser et transmettre ces sujets a toujours été lié pour moi à la belle utopie de Jean Sénac « dresser [...] une culture fraternelle qui réponde à [...] l'espérance de ces temps [...] bâtir la cité radieuse des hommes ». L'aspect académique de nos fonctions s'est toujours estompé au profit de l'acte citoyen de la vie réelle.

Il faut donc quitter Cergy mais non nos projets, nos rêves et nos interrogations sur notre monde en une re-définition de la mondialisation qui refuse de laisser au bord de la route les périphériques... Et pour finir, je vais utiliser en changeant un terme (le mot de « révolution » changé par celui d'université), le billet d'adieu que la grande Séverine – loin de moi de me comparer à cette grande journaliste que j'admire –, lorsqu'elle quitte *Le Cri du peuple* (le second repris avec Vallès) en 1888, parce qu'elle est en butte à des dissensions politiques et des attaques sexistes :

« Ce que je vais faire maintenant, c'est l'école buissonnière de la Révolution. J'irai de droite ou de gauche, suivant les hasards de la vie ; défendant toujours les idées qui me sont chères, mais les défendant seule, sans autre responsabilité que celle qu'aura paraphéé mon nom... Adieu ! Mais mon bagage est plié dans un mouchoir rouge. Quand je voudrai que l'on sache où je suis, je casserai une branche sur la route et je le mettrai au bout... Les amis me suivront des yeux ».

Mon « drapeau rouge », c'est aussi ce site dont la gestion se fait d'Alger grâce à Mebarek Mouzaoui et qui est un lien sûr.

Je voudrais dire enfin que j'ai l'immense chance pour aborder cette nouvelle et ultime étape de ma vie, d'être « membre » d'une « tribu » algéro-française, aimante et présente, mes filles, petits-enfants, gendres, tribu représentée ici par deux de ses composantes essentielles, ma sœur Marguerite et mon mari, Tayeb.

Pour tout à fait finir, un de ceux qui m'a mis sur la voie du dépassement de l'assignation de résidence que la naissance nous donne, James Baldwin. Il s'adresse aux siens aux Etats-Unis mais aussi à la plupart d'entre nous, quelle que soit notre peau :

« Homme blanc, écoute-moi ! L'Histoire, même si presque personne ne semble le savoir, n'est pas simplement une chose à lire. Et il n'y est pas fait seulement, ou même principalement, référence au passé. Bien au contraire, l'immense force de l'Histoire vient de ce que nous la portons tous en nous [...] Elle est présente, littéralement, dans chacun de nos gestes [...] Entreprendre d'évaluer l'Histoire qui nous a placés là où nous nous trouvons et qui a façonné notre point de vue est douloureux et terrifiant. Douloureux et terrifiant car alors nous entrons en conflit avec cette création de l'Histoire, c'est-à-dire avec nous-mêmes, et cherchons à nous recréer selon des principes plus humains et plus libérateurs : nous

cherchons à atteindre à un niveau de maturité et de liberté personnelles capables de déposséder l'Histoire de son pouvoir tyrannique, capable de changer l'Histoire. »

A chacun de nous de savoir quelle Histoire il veut écrire dans son parcours et dans notre humanité commune.

PS- Je ne savais pas en préparant ce texte qu'au cours de ce pot amical et combien convivial, un buffet extraordinaire avait été confectionné par Planète Métisse, cette belle entreprise créée et soutenue par Sylvie et qui nous a tant de fois régales, adaptant son menu au sujet de notre colloque...

Je ne savais pas que le quatuor des amies, Julie, Mounira, Marie et Cécile, quatuor se transformant en main efficace avec l'incontournable Marie et même une subvention d'Agora – tous mes remerciements ! – allait m'offrir ces « Mélanges » qui sont à mes yeux la plus belle tradition (eh oui ! je ne suis pas contre toutes les traditions mais pour conserver les meilleures... « l'héritage critique du passé », Salut Brecht !) pour marquer le départ des « Anciens » ! Intitulés *Littératures Plein Sud*^s, ils vont m'accompagner plus d'une heure et plus d'un jour quand la grisaille des jours – c'est inévitable – me plongera dans la nostalgie de temps plus actifs et de rencontres stimulantes...

Pour tout... Mille et un mercis !